

On s'abonne au bureau
des publications européennes.
Prix : 10 fr. PAR AN.
Payable par trimestre et
avance.

LE MESSENGER

DE TAHITI.

Papeete le 16 mai 1857.

Par un décret impérial du 29 septembre 1856 rendu sur le rapport de l'amiral ministre secrétaire d'Etat de la marine et des colonies, ont été promus :

Au grade de capitaine de vaisseau :

M. M. les capitaines de frégate :
Lévesque — Chevalier — Ruse — Le Dege — Illeguet de Majorcaux — Hocquet de Gintre.

Au grade de capitaine de frégate :

M. M. les lieutenants de vaisseau :
Anciennot.
Reveret — Olivier — Joubert — Bailloni — Hommey — Leter de la Motte — Blaque — De Mejanis — Hocquet — Lonsard.

Chaix.

M. M. les lieutenants de vaisseau :
Boyer — Palas de Champagneux — Bourdais — Italliges.
Vedel — Frouilly.

Au grade de lieutenant de vaisseau :

M. M. les enseignes de vaisseau :
Anciennot.
Lopes — Carly du Szarzena — Pourcan — Rucan — Abraham — Vesque — Verli — Brusaud — Delsau — lières — Bose — Nonguet — Valesie — Gellé — Marchand — Hardy — Pini — Alligot — Franquet — D'Audré — Chambevrain — Rivière de Lemaire — Raymond — Rivière — Geoffroy du Rouet — Philippe — Degraet du Bouchage — Ladrage — Barrasin — Cais — Bouj ar.

Lahoussie — Lesche — Malet.
CROIX.
M. M. Laperrière — Sellard — H-ris — Jelenne — Boncourt — Wren — Pointel — De Vautré — Aguilant — Fournier — Courbot — Soira — De Besdais — Vaillant.

Guy — Bogaes — Du Petit-Thouars.
Au grade d'enseigne de vaisseau :

Les aspirants de 1^{re} classe :
Gardone — Huchel — De Lander.

Faits divers

CONCESSION A LA FRANCE DES TERRAINS FORMANT L'EMPLACEMENT DE LA NOUVELLE EGLISE S^{te} ANNE A JERUSALEM

(In l'it dans le *Moniteur* du 28 novembre.)

Jerusalem, 8 novembre.

Le l'iman et la lettre v'igrielle qui concèdent à la France les terrains formant l'emplacment de l'ancienne église Sainte-Anne sont arrivés le 29 octobre à Jérusalem.

Trois jours après, le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, le conseil de France, accompagné du gouverneur, Kiamil-Pacha, et de tous les membres musulmans et chrétiens du conseil de la province, s'est rendu à l'antique sanctuaire et a déclaré solennellement en grande présidence au nom de l'Empereur, pour le relever de ses ruines et la restituer au culte chrétien. Après cette cérémonie et la remise publique des clés du lieu saint entre les mains du représentant de la France, les autorités judiciaires, en présence de toute l'assistance et avec le concours des officiers du consulat, ont procédé à la délimitation de la nouvelle propriété française, que le conseil français a fait enclore sur-le-champ.

Cet événement a rempli de joie tous les chrétiens de la ville sainte, qui tiennent le nom de la France et celui de son auguste Souverain. Les musulmans eux-mêmes, parmi lesquels le nom de la Vierge Marie est d'ailleurs en grand respect et l'église Sainte-Anne un lieu de vénération, ont montré avec satisfaction l'acte de reconnaissance qu'ils considèrent comme une preuve de la reconnaissance de leur souverain pour les grands services rendus récemment par la France à leur patrie.

Jusqu'à la consécration de l'église Sainte-Anne selon le rite latin, on s'y célébrera que des basses-messes, sur des autels portatifs, dans le sanctuaire même de l'église. Ce matin le conseil de France a passé, avec tout le personnel du consulat, aux deux premières messes, qui ont été dites à l'intention de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice.

EXPLOSION DE LA POUDRIÈRE DE LA VILLE DE RHODES.

Rhodes, le 8 novembre.

Une nouvelle catastrophe vient de frapper la ville de Rhodes, si cruellement éprouvée déjà par le tremblement de terre du 19 octobre dernier.

Le 6 novembre, à quatre heures de l'après-midi, le temps étant à l'orage, la foudre a fait sauter la poudrière située au sommet de la ville, tout à côté de l'église Saint-Jean. La commotion a été terrible; l'église Saint-Jean, cette ancienne relique des chevaliers, et tout le quartier d'alentour ont été emportés et leurs nombreux habitants jetés par les airs. Le nombre des maisons et d'autres objets entièrement détruits peut être évalué à 200, sans compter un nombre à peu près égal de blessés et de morts.

Le chiffre des morts, qu'il est impossible de connaître exactement aujourd'hui, est moins de 500 à 600. Dans la

ANNONCE : C'est la ligne, caractère 9 points (est. red.)
AU COMPTANT.
S'adresser au bureau des affaires européennes.

seule maison de soie, 55 personnes ont péri, dont 10 de la famille. Le dommage aurait été bien plus considérable encore si la poudrière n'avait été située tout au bout de la ville, sur un plateau occupé primitivement par les régiments Saint-Jean et Sai-t-Paul, les palais des anciens grands-maîtres et des fortifications coupées du grands espaces vides. L'explosion a passé au dessus des quartiers d'habitation, qui en ont été quittes pour des portes et des fenêtres enfoncées et la chute de quelques pierres.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Le résultat de l'élection du 4 novembre a fait perdre et gagner bien des paris; mais dans le nombre nous en, à coup sûr, n'a-t-il aussi l'original, pas en n'a-t-il un, pendant une aussi belle oration que celui dont une dépêche télégraphique de Boston nous annonce l'exécution :

Un ardent républicain, le colonel R. J. Burbank, avait juré contre un américain non moins ardent, M. Ben Parley Poore, que l'un sortait vainqueur de l'après du 4 novembre dans le Massachusetts. M. Poore avait tenu la gageure pour Fillmore. Mais l'enjeu n'était celui-là ni une somme d'argent, ni même le chapeau traditionnel des pairs politiques; il s'agissait, pour le vaincu, de brouter un baill de pommés de Newburyport à Boston, une diste de 36 milles, s'il vait plu!

En apprenant la victoire de son candidat, M. Burbank est ivré sur-le-champ à M. Poore, afin de le relever de son pari et de lui épargner le voyage de travers-bruyère. Mais il était trop tard; le vaincu s'était mis en route, puisant vaillamment devant lui son baill de pommés.

Le surlendemain, vers trois heures de l'après-midi, il faisait son entrée triomphale dans la non-d'Albany, ayant accompli son pèlerinage en deux jours et demi.

Ce n'est pas à la légende que nous avons acquis cette note de triomphe; M. Poore a présenté Nathaniel Street, exerce du l'it l'illuminant et d'un coup de d'artillerie, à chaque pas, les honneurs étaient ses son passage. Arrivé au Freeman-House, il a solennellement défilé ses baill de pommés au colonel Burbank, qui l'attendait sur les degrés; puis, tous deux, juchés sur cette tribune de novembre espère, ont tour à tour brandi l'écrit, qui s'était dit, on a plus de dix mille personnes.

Ban n'a manqué à l'ovation, pas même, nous nous le disions et commençant, les honneurs du télégraphe.

VARIÉTÉS.

LES DAMARAS ET LE PAYS D'OVAMBO.

Extrait des voyages de M. Anderson, anglais.

M. Anderson accompagné de M. Gallon a visité des parties inexplorées de l'Afrique méridionale. Aujourd'hui cet intrépide voyageur a rassemblé ses notes de voyages et il a fait paraître un ouvrage d'une lecture attrayante dont le moniteur donne l'extrait suivant :

C'est par la baie des Indes, sur la côte occidentale d'Afrique, que le voyageur anglais pénètre dans l'intérieur du continent, où il rencontre Gallon, qui avait la même idée que lui d'aller à l'est et de le voir le cap Ngami, dont l'existence seule semblait d'être vivante. Pendant le bat n'était pas encore fixé, et ce n'est qu'à Barmen qu'il s'en est expliqué.

Barmen, situé dans une vallée au nord du Swakop, à 35 milles de la côte, est la dernière station d'un missionnaire européen. La vie malade congolienne est une grande partie des chèvres et des moutons de nos voyageurs. M. M. Anderson et Gallon descendent, en conséquence, à la peau de cet animal a-t-il pas, à beaucoup près, aussi ferme que celle du cheval; et l'on a bien vu tenir bien en selle, on est balancé comme dans un berceau, mais moins mollement.

Il faut faire 3 milles (anglais) par heure; mais, quand on s'est la main de la conduite, on va en fait faire le double. M. Gallon parcourt un jour 54 milles en quatre heures, et dans un terrain très-sablonneux.

M. Anderson passa le Swakop, qui est la frontière méridionale du pays des Damaras, ce peuple jadis puissant, qui a été refoulé vers le nord par les Hottentots Namaquas, conduits par un chef redoutable, Jonker l'Afrikain. Les Damaras sont une race d'hommes extrêmement belle. Une taille de 6 pieds est très-commune parmi eux; le corps, et les membres sont bien proportionnés. Le visage est régulier, expressif; leurs gestes sont gracieux, et ils pourraient sans peine servir de modèles à un statuaire. Quoique leur existence ne soit pas une grande force de corps, ils ne sont pourtant pas, sous ce rapport, comparables aux Européens. Leur peau est sombre, mais pas noire; et de même que nous distinguons des bruns et des blonds, le Damaras varie d'après la couleur de son sang. C'est à dire d'après la couleur de l'individu. Les femmes sont de couleur, bien proportionnées avec de petits pieds et de petites mains. Mais, ainsi que chez tous les peuples sauvages, leur extérieur passe vite et elles deviennent d'une laideur repoussante. Ajoutez à cela que les deux sexes sont fort malpropres, et que souvent la couleur de leur peau disparaît sous une épaisse couche de crasse. Ils s'enduisent d'une couche rouge et de

grains, ce qui répand autour d'eux une odeur nauséabonde. Leur costume est fort simple, et consiste en deux ou trois ceints sans laideur qu'ils attachent autour des reins. Les femmes mariées portent une coiffure originale, en forme de casque. Les enfants sont nus. Les armes des Damaras sont l'arc, le carquois, le machete, fait de bois, se termine par une queue de bœuf; — le po, la hache, massues que l'on lance au loin contre les quadrupèdes et les oiseaux; les Damaras le mènent avec une desolée ardeur; — enfin ce sont les fleches, par-ci par-là quelques fusils. Le peuple est bien malade; l'été, un Damaras n'est sûr de son coup qu'à 12 ou 13 pas.

Les pèges qui traversent les rochers sont aussi parvenus à couvrir de végétaux, même dans les endroits où les marais étaient rares ou bien malade; ils ont été couverts d'une plante très-commune en cet endroit, c'était une espèce d'euphorbe, que Anderson désigne sous le nom d'Euphorbia confertiflora. Le suc de la racine sert aux indigènes à composer leurs fleches. Les Damaras des montagnes, qui nous le rapportent ethnographique, n'ont rien de commun avec les autres Damaras, répandant aussi ce poison dans les marais où ils vont le gibier; les animaux meurent, et chose singulière, en mangeant leur chair saignée on en éprouve d'accidents graves. Une autre particularité digne de remarque, c'est que les fleches trempées dans ce suc s'absorbent pas de leurs ardeurs et peuvent impunément se l'eau empoisonnée des sources. M. Anderson parle encore d'un buisson épineux; mais il ne nous en donne pas le nom scientifique. Les Hollandais, qui allaient dans les monts pittoresques, ont trouvé la plante de ce nom singulier: l'acaci-rem-bige (attendu un peu). Les épines de cette plante sont en forme d'hameçon et pourraient supporter, sans se rompre, un poids de 3 kilogrammes et demi. Or, celui qui s'approche d'un tel buisson, c'est-à-dire, plus facilement, et il a le temps de réfléchir sur l'esprit ingénieux des Hollandais, car le mot est fort bien trouvé: Attends un peu!

Sur toute la route, les aventures les plus saillantes étaient les chasses au lion, aux rhinocéros, à l'antelope, au Houpou. M. Anderson est un chasseur déterminé, la chasse au lion était un divertissement favori du voyageur anglais. Voici une de ses aventures:

Un jour qu'il dînait son frugal déjeuner, il eut l'idée de s'en aller à l'indigène, Onge-mat (le lion). Mais les naturels avaient tant de fois couru au lion sans apparence de danger, que M. Anderson ne voulait pas s'absorber de danger, et se permit de se faire quelques cataplasmes, après s'être muni de balles pointues, d'allumettes chinoises, couteaux et autres ustensiles nécessaires.

On atteignit bientôt la place qu'il se proposait d'être le refuge de lion; il y avait là un épaule fourré de tamarins du bord de l'Omouena, ou des affluents du Swak. Un grand nombre de Damaras et de Nanaquas, armés d'arcs et de fusils, étaient rangés en ordre de bataille, comme on voit représenter les Arabes dans les gravures de B. Dore illustrant la chose au lion de l'entreprise Gérard, dont M. Anderson est un digne élève. D'autres étaient campés dans la forêt pour se repaître. A l'instigation des Damaras, on se mit à se battre, et je me trouvais moi-même dans la foule, accompagné de deux personnes et de quelques chiens.

C'était se hasarder, car on croyait entendre les lions se battre et épaule, qu'il fallait ramper sur les mains et sur les pieds, et que le lion aurait très bien pu nous appliquer sur la tête à l'improvise une de ses larges pattes. Voilà coup l'attaque à quelque pas de moi un rugissement effroyable; les chiens, craignant de fuir, vinrent se blottir derrière moi, le lion héraise et la queue entre les jambes. En même temps, les indigènes firent retentir l'air de leurs cris: Onge-mat! Onge-mat! déchargeant leurs fusils, dont un seul atteignit le lion.

Comme le jour baissait, et que les indigènes ne demandaient plus mieux qu'en rester là, le voyageur suédois se rendra dans la forêt avec un Damaras, pour avoir à quel point tenait le lion. Après quelques recherches infructueuses, M. Anderson vit enfin l'animal se lever à quelques pas de lui.

C'était un lion à crinière noire, et des très très grands que j'ai jamais vus. Ses yeux étaient étincelants, grands, d'une majesté calme. Je me blottis derrière un buisson et fis feu. Quand la balle lui pénétra dans le corps, il fit un saut, et s'élança vers moi mais tomba dans une position assombrante qu'il voulait sauter de nouveau, et resta ainsi, quelques instants la tête entre ses pattes de devant.

Je tirai mon couteau de chasse que j'ai pris dans la main droite, et me mis à gonner, attendant son attaque. C'était un moment terrible et plein d'angoisse. Je ne

s'avança pas moi-même à l'attaque, et je m'abstins de faire feu, parce que le lion se levait autour de lui des nuages de poussière qui le débarrassaient à mes yeux. Soudain, tandis qu'il était assis dans l'attente, l'animal s'éleva sur moi; mais, soit qu'il n'eût pas bien mesuré son coup, soit que les hautes herbes qu'il était blotti me cachassent à ses regards, il vint tomber à quelques pas en arrière. Me tournant et déchargeant mon second coup sur l'arrière d'une seconde, et comme il me montrait le flanc, la balle frappa l'épaule, tout fut fini. L'animal se leva de se jeter sur moi; puis, se ravalant, entra dans la forêt, où je ne jugeai point prudent de le suivre.

(Le suite en prochain numéro.)

Avis.

La femme Heuse de Moorea est dans l'attente de vendre un moro au de terre, après l'arrivée, dans le district de Taavaro (Moorea), et qu'elle doit finir de ses ancêtres.

Les réclamations ou oppositions à cette vente seront reçues au bureau d'adjudication le 10 du mois de juin.

Pour LONDRES directement.

Le bateau clipper, brick *Prille*, de 300 l'ann. partira le 23 courant.

Pour passage, s'adresser

A. J. BRANDER.

M. Kelly et C. ont l'honneur d'inviter toutes les personnes qui désiraient contribuer à l'achat d'une belle pompe, d'une force supérieure, qui servirait au cas d'incendie pour la protection des propriétés, à venir bien se rendre à leur bureau, mardi 17 mai 1857, à midi, pour considérer le mode d'achat, le gardiennage et de manœuvre de la dite pompe.

Papeete, le 15 Mai 1857.

Kelly et C. respectivement invitent à tous les personnes qui ont intérêt à se procurer une fine coupe de superior make and power, to be used in the event of fire for the protection of property, to meet at their counting house, on tuesday next may 19th, at 12 o'clock, to consider the matters of purchasing, keeping, and working the same.

Papeete may 15th 1857.

AVIS.

M. M. Clarke et Koon offrent au public, à un prix très modéré, du beurre d'une qualité supérieure, provenant du navire C.C. Dou.

Papeete, Tahiti, le 16 mai 1857.

Clarke et Koon offer to the public at a low price, butter of a fine quality from the cargo of the ship C.C. Dou.

Papeete, Tahiti, may 16th 1857.

BATIMENTS SUR RADE.

1. Mars, Transport Français *Dauphine*, commandé

par M. Desperles, lieutenant de vaisseau.

2. Avril, Transport Français *Héroult*, commandé

par M. Richard-Foy.

un commande.

3. trois-mâts Américain *Caroline C. Dou*, cap. Heu-

lette.

4. Mail, Goélette du Protectorat *Luz-Mary*, cap.

Boisfay.

5. Goélette de Raiaia *Mory*, cap. Jordan.

Mouvements du port de Papeete du samedi 9 au

samedi 16-Mai 1857.

ENTRÉS.

1. Mail, Côte de Bornora *Malina*, cap. Terv. 14

ton, 2 hommes d'équipage, 1 passager, venant de Ha-

hine et de Moorea à 3 jours, provisions.

2. Goélette de Raiaia *Mory*, cap. Jordan, 7 ton,

3 hommes d'équipage, 2 passagers, venant de Raiaia en

3 jours, provisions.

3. Goélette du Protectorat *Avril*, cap. Lewis, 6 ton,

5 hommes d'équipage, 6 passagers, venant de Bornora en

2 jours, provisions.

SORTIS.

4. Mail, Goélette de Bornora *Tirama*, pour Raiaia;

5. Côte de Bornora *Malina*, cap. Terv. pour Ha-

hine.

6. Goélette du Protectorat *Avril*, cap. Lewis, pour

les Pomotou.

L'imprimeur Gérant LE GUILLANTON.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES DU 9 AU 16 Mai 1857.

DATES	HAUTEUR BAROMETRIQUE moyenne	TEMPERATURE			Moyenne de 6 h. du s. au s. du soir.	Température moyenne de la vapeur.	Humidité relat. en centimes.	Quantité de pluie tombée.	Vents dominants pendant le jour.
		Minima.	Maxima.	Moyenne					
5. 9	758.37	20.0	29.0	12.80	24.57	20.41	84.6	0.0184	E.
10. 9	758.52	18.6	28.4	23.45	23.55	18.08	82.5		O.
11. 9	758.60	18.7	27.3	23.45	24.48	19.56	84.2		E.
12. 9	758.80	18.9	24.0	22.90	24.87	19.23	81.6		E.
13. 9	758.65	18.9	24.0	21.50	24.45	20.64	82.5		N.E.
14. 9	759.17	18.4	24.0	21.50	24.87	20.48	83.0		N.E.
15. 9	759.72	18.5	21.3	22.0	24.87	20.07	81.0		N.E.
16. 9	759.07	18.0	21.9	22.0	24.35				N.E.